

La bouche de l'enfer

Je n'arrivais pas à y croire. C'était tout simplement impossible. Impensable. Ils ne pouvaient pas m'avoir trahie. Pas eux. Pas ma famille. Pas mes propres parents. Mon frère n'avait même pas réagi quand ils m'avaient attrapée et traînée.

Et pourtant, j'étais attachée, prête à être livrée. Le voyage fut épouvantable. Je cherchais un moyen de m'échapper sans parvenir à en trouver un. Aucun. Il ne pouvait quand même pas n'y avoir que du vide dans ma tête !

Une idée, vite ! N'importe laquelle ! Courir un marathon, sauter d'un pont, affronter un dragon... Tout, tout mais pas ça. Il y avait forcément une solution. Il y avait toujours une solution. C'était ce qu'un de mes professeurs répétait sans cesse. A chaque problème il existait une solution. Mais je n'avais jamais compris comment on était censé trouver cette solution. Pourquoi étais-je incapable de réfléchir correctement ?

La seule chose à laquelle je pouvais penser c'était au destin qui m'attendait. Encore et encore. Il envahissait mon esprit. Occupant toutes mes pensées. Il ne me laissait même pas de répit. Je n'étais pas encore face à lui qu'il me torturait déjà.

Puis, soudain, trop vite, beaucoup trop vite, nous arrivâmes à destination. Je sentis mon estomac se contracter en observant le lieu de mes futures souffrances. Malheureusement, mon père ne s'était pas perdu en route en me conduisant à ma perte.

Je luttai comme je pus, me débattant. Mon père se contenta de pousser un grognement impatient et énervé avant de me tirer. Je n'étais pas de taille. J'avais à peine dix ans après tout, et mon père faisait la taille d'un géant depuis le pauvre repère de mes yeux, situé si bas.

Mes jambes tremblaient de peur et me portaient difficilement. Ce n'était pas comme si je voulais qu'elles me fassent avancer, mais des jambes en bonnes condition pour fuir me paraissaient être mieux. De toute manière, le chemin à effectuer n'était guère long. Et mon père me poussa pour que je m'asseye.

Où ? Sur un truc dur et inconfortable qui m'empêchait de m'assoupir et me faisait regretter mon lit que j'avais dû quitter ce matin et que j'avais essayé de rejoindre quand mes parents avaient décidé de me livrer à lui.

J'avais beaucoup entendu parler de lui et l'attente me parut interminable tandis que je me rappelais tout ce que je savais. Je n'avais jamais eu aussi peur de toute ma vie. Je n'étais plus que pure terreur. Comme le cochon envoyé à l'abattoir. En pire. Parce que j'étais persuadée que le cochon ignorait ce qu'il se passait jusqu'au dernier moment. Et qu'on ne le faisait pas attendre avant de l'exécuter.

J'imaginai déjà le bruit des outils métalliques qu'il allait utilisés pour me torturer, le sifflement de ses instruments déchirant l'air avant d'atteindre ma chair, le liquide étrange et dégoûtant qui allait emplir ma bouche avant d'être remplacé par du sang. Mon sang.

J'eus un vertige rien qu'à cette pensée. Je ne supportais pas la vue du sang. Surtout quand c'était le mien. Me vider ainsi goutte à goutte de ce liquide dont ma vie dépendait... Sentirai-je qu'on ôterait une partie de moi ou n'aurais-je que la vue du sang s'écoulant hors de mon corps pour savoir que ma fin approchait ? Quelle quantité de sang pouvait-on perdre avant de mourir ?

J'eus un haut-le-cœur. Vite, penser à autre chose avant de régurgiter mon petit-déjeuner. Non seulement cela n'allait pas m'avancer dans mon plan d'évasion mais en plus mon père

serait en colère. Et j'avais suffisamment de problèmes comme ça pour ne pas vouloir ajouter un père en colère.

J'avais entendu dire qu'il prenait un intense plaisir à notre souffrance, rajoutant souvent des mots quand il trouvait une situation particulièrement cocasse alors que notre douleur pouvait être des plus difficiles à supporter, expérimentant de nouvelles techniques de torture.

Mais qu'avais-je fait pour mériter ça ? N'étais-je pas une bonne fille ? Bon, c'était vrai que mes notes auraient pu être meilleures, mais elles n'étaient pas non plus mauvaises ! Tout le monde ne pouvait pas être premier de la classe après tout.

Je mettais la table, ma chambre était (presque) toujours bien rangée, je débarrassais la table... Je faisais ma part du travail à la maison. Je ne méritais pas de finir ma vie ici, si jeune, dans cet horrible endroit.

Bon, c'était vrai, je le reconnaissais, il m'était arrivé plusieurs fois de vol... euh, d'emprunter des possessions à mon frère. Je les lui avais toujours retournées. Bon, c'était vrai, je le reconnaissais, elles n'étaient pas toujours dans leur état d'origine... Voire peut-être même inutilisables, d'accord. Mais cela ne méritait quand même pas une telle trahison de la part de ma famille, non ?

J'avais aussi entendu dire que l'Etat était mêlé à toute cette affaire. Non seulement notre gouvernement serait parfaitement au courant de l'existence de cette pratique, mais en plus, il l'encouragerait ! Il serait même celui qui s'occuperait de leur formation ! En secret, bien entendu, la population ne pouvait pas savoir que l'Etat trempait dans de si sombres complots.

Soudain, interrompant le fil de mes pensées, la porte venait de s'ouvrir. Mes yeux papillonnèrent partout, refusant de se poser sur lui. Sur les horribles murs recouverts de papiers peints jaunes qui se décollaient. Sur les hideuses affiches encadrées qui les décoraient. Sur le plafond blanc plus si blanc. Sur les chaises oranges disposées dans la salle. Sur la table basse en plein centre recouverte de journaux tous plus vieux les uns que les autres.

« Suivant ! » s'écria-t-il de sa voix sombre et caverneuse. Je me liquéfiai sur place, tentant de me fondre dans ma chaise, de fusionner avec elle. Je me renfonçai un peu plus, priant pour devenir orange. Mais mon père n'allait pas me laisser échapper au châtement. Il me leva et me traîna une fois de plus derrière lui.

La blouse blanche pour mieux voir le sang de ses victimes qui allait gicler, les grosses lunettes de protection pour que ses opérations soient toujours précises, le pantalon noir et les chaussures de cuir bien cirées. Il était comme on me l'avait décrit. Je n'osais rencontrer son regard, de peur de voir la lueur folle qui y dansait aussi sûrement que le soleil se lève à l'Est.

Ma fin était désormais inexorable. Il avait plusieurs surnoms. Le monstre, le vampire, le démon, l'inquisiteur... Et, plus communément, on pouvait l'appeler le dentiste.